

le modèle. Une autre leur fut adjointe plus tard, celle de l'Hôpital-Général. Ici allaient les pauvres, les orphelins, les vieillards; là les malades ou les ignorants. Chez tous, se dépensant sans compter, servaient les prêtres zélés dont le sourire, la bonne parole, le dévouement s'employaient à consoler, à reconforter, à encourager, à aider. Les anciennes listes disent simplement de tel ou tel : vingt-cinq, trente, quarante ans auprès des malades ou aumônier de religieuses. Elles ajoutent parfois un mot qui rend songeur : maître d'école.

Je relève ce mot à dessein. Dès l'origine on eut à Ville-Marie, dans la personne des filles de Marguerite Bourgeoys, des institutrices et des maîtresses d'école. Les petites filles françaises ou sauvagesses, trouvèrent sans peine, auprès de vraies mères, les connaissances humaines et divines dont elles avaient besoin. Les petits garçons ne furent pas moins favorisés. Et c'est touchant de voir avec quel cœur on se donna à cette besogne ingrate. Au bout de la ville, dans le soubassement de la chapelle de Bonsecours, dans la suite en face du Séminaire, on eut des écoles, et, pour ces écoles, des maîtres que leur naissance et leur rang semblaient destiner à d'autres fonctions. Dépouillant tout privilège et tout appareil, ces prêtres connurent la sainte ambition de Gerson, au déclin de sa vie, et voulurent eux aussi amener au Christ les petits qu'il aime tant. Non seulement ils acceptèrent ce rôle pénible mais encore ils s'en glorifièrent. M. Souart a été curé, puis supérieur, mais il a été aussi maître d'école. Il viendra un jour où, après avoir signé bien des actes pour la communauté et la cure, il en signera d'autres comme simple particulier. Alors il sera encore maître d'école, sans aucun autre qualificatif. Le mot lui va, il y tient. D'autres feront comme lui et des laïques s'étant joints à eux, ils se diront : premier maître d'école. Ces classes auxquelles ils président, enseigneront les éléments de la lecture et de l'écriture, de la gram-